

C MAGAZINE É

24 JANVIER 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE - N°4



« LE VOILE PEINT » nous fera connaître une GRETA GARBO toute nouvelle ; pour la première fois souriante et plus jeune que jamais (Photo M.G.M.)

LA POTINNIERE

JUSTICE IMMANENTE.

Lors de la déconfiture de cet important producteur de films, on remarqua fort l'intransigeance d'un de ses créanciers, le plus considérable il est vrai, lequel, par son despotisme, entraîna à une faillite brutale une affaire qui, avec de la patience, pouvait encore être sauvée...

Or, il se confirme que notre homme, propriétaire d'un grand magasin, voit aujourd'hui ses affaires péricliter à tel point qu'on parle plus ou moins, à mots couverts, de liquidation, de séquestre, que sais-je encore ? Et celui qui n'eut hier aucune pitié pour ceux que son argent tenait à sa merci, implore aujourd'hui, avec des trémolos dans la voix, ceux qui, à leur tour, le tiennent en leur pouvoir.

Et ce n'est pas tout. La situation se complique du fait que ledit propriétaire, qui avait plus ou moins trempé dans une retentissante affaire de timbres fiscaux, se trouve à nouveau mêlé à un scandale actuel non moins retentissant.

Bref, ça va plutôt mal pour le grand homme qui, au temps de sa splendeur, n'avait pas assez de sarcasmes à l'adresse de ces « écumeurs de l'épargne », de ces « aventuriers sans scrupules » que sont les « gens de cinéma », sans foi ni loi.

LA MAIN PASSE.

On se souvient peut-être de l'incendie qui ravagea, voici quelques années, les magasins A la Ménagère, boulevard Bonne-Nouvelle ? Durant plusieurs mois, et encore ces derniers temps, l'utilisation des immenses terrains devenus vacants fit couler pas mal d'encre. A différentes reprises même, il fut question d'y ériger un cinéma monumental à l'instar du Rex ou du Paramount. Aujourd'hui, la nouvelle est officielle : notre confrère Le Petit Parisien vient d'acquiescer lesdits terrains avec l'intention d'y transporter ses services actuellement rue d'Enghien. Pourtant, il se pourrait fort bien qu'un cinéma y voie le jour. « Les Miracles », décidément, ont fait des envieux... Mais, dans ce cas, que deviendrait le cinéma du Petit Parisien aux Champs-Élysées ?

ACROBATIE.

On s'étonnait à une récente présentation, de voir un cinéaste se promener le bras soutenu par une écharpe.

— Que l'est-il arrivé, s'enquiert charitablement un ami ? Accident de voiture ? de studio ?

— Non, non, répond l'autre avec gêne.

— Mais encore ?

— Eh bien, voilà, je vais l'expliquer : imagine-toi que le 31 décembre dernier, je suis allé réveiller à Montmartre avec quelques amis... Oh ! pas du tout ce que tu crois,

mais, au contraire, un réveillon tout ce qu'il y a de plus sage. Seulement, voilà, en sortant, le chasseur du restaurant m'a marché sur la main...

BRAVO, CHAPLIN !

Dans le silence, Charlie Chaplin termine un nouveau film pour lequel il ne ménage nul effort. Une usine, une prison, un grand café, ont été édifiés sur ses immenses terrains de Wilmington. Ce n'est pas tout : un village entier a été construit sur le rivage du Pacifique, et pour aider de son mieux les chômeurs, Charlie a composé un roulement de trois équipes de 300 hommes travaillant chacune six heures par jour. 900 chômeurs de moins, évidemment, c'est peu. Mais que chaque producteur en fasse autant, au lieu de faire travailler ses ouvriers et machinistes douze et même quinze heures par jour et on verra, dans la corporation du moins, le chômage diminuer dans des proportions dont on n'a peut-être pas idée...

TOUT S'EXPLIQUE.

Ce grand comique, qui a un aussi mauvais caractère qu'il a de talent — est-il besoin de le nommer plus explicitement — ne dédaigne pas à l'occasion la plaisanterie un peu grosse, pourvu que l'effet soit certain. C'est lui qui raconte l'histoire suivante, qui lui serait arrivée dernièrement en revenant de... Marseille (évidemment) :

A Tarascon monte dans son compartiment un voyageur importun avec lequel il ne tarde pas à se prendre de querelle...

— D'abord, je me suis contenu, avoue-t-il, mais en arrivant à Dijon, ah ! mon ami, qu'est-ce que je lui ai passé !

— Mais pourquoi, Dijon, interroge-t-on innocemment ?

— Alors, peuchère..., tu ne comprends pas que j'ai senti tout d'un coup la moutarde me monter au nez !

♦♦

Sa prétention exorbitante, son orgueil démesuré, sont bien connus également de toute la corporation.

Sur le plateau, lorsqu'il tourne un film, chacun plie sous ses ordres, metteurs en scène y compris. Naturellement, une telle attitude n'est pas sans lui valoir, dans son dos, quelques quolibets et autres phrases vengeresses. Témoin celle-ci :

Il arrive l'autre matin au studio d'humeur fort mauvaise. Son premier mot est pour enguirlander proprement un machiniste.

— Quelle mouche l'a encore piqué ce matin, fait celui-ci à un compagnon ?

Et l'autre de répliquer à mi-voix :

— Une mouche..., avec lui, c'est au moins un aéroplane !...

LA PAILLE ET LA POUTRE.

Un de nos confrères, chef de publicité d'une importante maison de production de la place, rencontre deux éditeurs de films dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne descendent pas précisément de vieille souche bretonne.

— Que faites-vous ? interrogent ceux-ci. — Nous allons produire plusieurs films, répond notre ami. Nous avons engagé Wolkoff et...

— Wolkoff, Wolkoff, pourquoi toujours faire travailler les étrangers... Fous ne pouvez pas encacher un réalisateur français ?...

RAISON VALABLE.

Entendu devant ce cinéma des Champs-Élysées, à la porte duquel deux « tittis » examinent les photographies du film :

— Dis, on va la voir, cette Pension Mimosas ?

Et l'autre, montrant ses poches vides : — Impossible, je suis « fleur »...

AU FILM DES JOURS.

A quoi cela tient-il ? Chaque nouvelle adaptation des œuvres d'Henri Bataille ne semble pas faite avec tout le sérieux désirable...

Serait-ce que ceux qui, à l'écran, adaptent Bataille, en rient ?

Clément Vautel, dans le Journal, part en guerre contre les cinéastes qui, paraît-il, le traitent « d'incogru ».

Les cinéastes ont tort. Clément Vautel n'a jamais été « grue ».

Madeleine en a assez de jouer les petites jeunes filles discrètes et effacées, na ! Elle cherche un metteur en scène qui lui ferait réaliser... son rêve : incarner l'esbroufante Cora Pearl.

Une perle...

Sacha Guitry déclare maintenant, à qui veut l'entendre, son amour pour le cinéma. Acré... Mais aussi on vous l'avait bien dit : « N'éveillez pas le Sacha qui dort. »

Georges Lacombe, élève de René Clair, est un metteur en scène heureux. Il semble que les dieux favorables se soient penchés sur son berceau...

Lacombe-aux-fées.

QUELQUES FILMS DE LA SEMAINE :

P.-E. Flandin L'Autel du Libre Echange
Pierre Laval Rome-Express.
Henri Poulner L'Introuvable.
Un Sarrois Ville frontière.
Jean Chiappe Maria Chiapdelaine.

« L'HOMME INVISIBLE. »

Secrétaire générale : Yvonne IBELS

CINÉ-MAGAZINE
15^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS
Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 45 fr. — Six mois : 24 fr. — Trois mois : 12 fr. 50.
ÉTRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 65 fr. — Six mois, 34 fr.
— (pays n'ayant pas adhéré) Un an, 80 fr. — Six mois, 42 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95
Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87.
Fondateur : JEAN PASCAL

Régie exclusive de la publicité commerciale : MENTOR PUBLICITÉ, 147, av. Victor-Hugo, Paris-16^e — Téléph. : Passy 89-80.

UNE ÉTOILE À L'HORIZON

GINGER ROGERS



heart, Rafter Romance ; Carioca la fait aimer en France ; Filles d'Amérique la consacre définitivement, enfin elle est la grande vedette de Gay Divorcee.

Mais, entre temps, Ginger a rencontré Lew Ayres, le jeune premier bien connu. Une idylle tapageuse et bruyante (Lew Ayres divorcé d'avec Lola Lane) ; on les rencontre partout ensemble, et, naturellement, Hollywood, avide de potins, bavarde... Il y a quelques mois, on demande à Ginger si elle a des projets matrimoniaux, elle éclate de rire, fait un voyage à New-York, sort avec des amis, on la rencontre dans tous les clubs, dans les boîtes à la mode ; elle est à la première de « Conversation Piece » et ne cache pas un enthousiasme déliant pour Yvonne Printemps. Sa secrétaire Patty Dubuis est sa meilleure amie et elles s'amuse follement à faire des blagues, puis Ginger rentre à Hollywood, toujours aussi pétulante, aussi vivante que par le passé, chacun est persuadé que l'idylle Rogers-Ayres est terminée... Et puis, un beau matin, froidement, Gingers Rogers annonce tout de go qu'elle épouse Lew Ayres ! Ses demoiselles d'honneur sont Janet Gaynor et Mary Brian. Le « flapper » est redevenue une jeune fille douce et réservée, car elle aime vraiment. Deux ans n'ont fait que renforcer les sentiments que les jeunes gens ont éprouvé l'un pour l'autre dès qu'ils se sont rencontrés.

Et, maintenant, Ginger Rogers est une star ; elle tourne actuellement, encore avec Fred Astaire, Roberta, et nous espérons qu'elle y créera une nouvelle danse aussi sensationnelle que la « carioca » ou la « continental ». Ginger est mariée, elle est riche, elle possède une belle maison, une somptueuse La Salle, des domestiques. Mais, de tout mon cœur, je souhaite que cette brillante réussite ne « gâte » pas la petite Ginger que nous aimons, cette fille enjouée, excentrique et primesautière, ce vivant symbole de la jeunesse américaine, insouciant et un peu folle.

pour remplir un engagement théâtral dans l'Est, revient à Hollywood plus gaie, plus riieuse, plus excentrique que jamais. Elle est la coqueluche de tous ; on la rencontre avec tous les jeunes premiers à la mode, chaque jour avec un autre ; elle est de toutes les « parties » ; elle danse sans arrêt ; elle chante ; elle court ; elle nage ; elle fait de l'auto ; elle est un tourbillon ; elle entraîne chacun dans son sillage ; on s'essouffle à la voir vivre avec tant d'allant, de frénésie.

Dans 42^e Rue, elle est la femme au monocle, elle est la plus irrésistible des Chercheuses d'or 1933, puis sous contrat avec R. K. O., elle tourne Professionnel Sweet-

« Quelques pas de danse de la fameuse « Continental » créée par Ginger Rogers et Fred Astaire dans Gay Divorcee.

MARCEL BLITSTEIN.



Gloires effacées

RENTREE DE CHARLES RAY

Ce n'est pas sans nostalgie qu'on se prend parfois à évoquer le souvenir de tous ceux qui furent, du temps du muet, de grandes vedettes, dont le nom fut si populaire dans le monde entier et pour lesquels brusquement le mystère de la nuit a fait place à l'irradiation du succès... Souvenez-vous de cette ingénue si douce et pure... de ce frais garçon dont le rayonnant sourire exprimait toute la force de la vie... Une silhouette, peu à peu, s'est effacée de nos mémoires, lorsqu'un jour, au hasard de nos prospections cinématographiques, elle reparait soudain et vient frapper notre esprit... Et c'est ainsi que l'on apprend, après bien des recherches, car le nom de l'artiste ne figure pas sur la distribution que ce petit bout de rôle, cette « panne », comme on dit en argot de théâtre, est tenu par X..., qui fut autrefois une vedette fêtée, adulée et dont les succès, un moment, ne se comptaient plus...

rentrée discrète dans une production qui passe actuellement à Paris; *La Demoiselle du téléphone*.

Charles Ray avait été lancé par le film *Les Quatre Irlandaises*, puis il interpréta avec succès toute une série d'œuvres charmantes où sa jeunesse, sa spontanéité, firent merveille. Un de ses gros succès fut *Le Tailleur fait l'homme*, auquel succéda l'inoubliable *Premier amour*.

A ce moment Charles Ray fut une des personnalités les plus en vue d'Hollywood. Il était l'arbitre de la mode et du bon ton, et sa maison de Beverley-Hills, le cadre de réceptions somptueuses où se pressait l'élite de la cité californienne. Grisé peut-être par cette réussite extraordinaire, Charles Ray voulut voler de ses propres ailes, et avoir, comme un Chaplin, sa firme cinématographique personnelle. Il engloutit, dans cette aventure, sa fortune en même temps que sombrerait sa réputation. Ruiné, épuisé par la lutte qu'il lui fallut soutenir contre la concurrence, il tomba malade et dut abandonner toute activité...

Sa santé rétablie, il vient, courageusement, de tenter un dernier effort. Après avoir effectué des tournées théâtrales dans les villes de province, afin de reprendre contact avec la scène et avec le public, il a accepté un rôle modeste, presque comme un débutant, dans *La Demoiselle du téléphone*.

et le voilà qui s'efforce de recommencer une carrière.

Hélas ! cette « résurrection » n'est qu'une exception et, pour un Charles Ray qui reparait après une longue éclipse, combien resteront à jamais ignorés, perdus, disparus, dans le tourbillon de l'activité cinématographique, après avoir été, en leur temps, des vedettes célèbres, admirées et enviées ?

J. V.



Hier et aujourd'hui... En haut et à gauche : Charles Ray dans un vieux film de 1924. — Ci-dessus : tel qu'on le peut revoir actuellement dans un premier film parlant : *La Demoiselle du téléphone*.

Cinq minutes avec Cécile Sorel

— Si je vais tourner ce film inspiré de la vie de Sarah Bernhardt ? réplique-t-elle à peine de retour dans sa loge. Sans doute, car nous sommes d'accord sur presque tous les points. Plus de 30.000 francs ont été dépensés par les producteurs en câbles et coups de téléphone... Max Reinhardt, qui fera la mise en scène, a personnellement insisté pour que j'accepte. Auparavant, je dois avoir reçu toutes les assurances qu'exigent mes sentiments véritables à l'égard de Sarah... »

De bonne garde, je savais que le scénario, tel que les Américains le soumièrent au jugement de Cécile Sorel, n'obtint pas son approbation. « Relevé » par des scènes empruntées à la vie amoureuse de Sarah, qui n'en parle pas dans ses mémoires, il mêlait, à l'action, des personnages dont les noms eussent servi à la publicité du film : Clairin, Mounet-Sully, Vanni-Marcoux, Edmond Rostand...

Même l'offre d'un million pour jouer le rôle de Sarah dans cette reconstitution, où l'imagination avait une part, ne put ébranler la résolution de Cécile Sorel, qui tint à ce que rien d'irrévérencieux ne subsistât.

— Ces Américains, dit Sorel, ont une ardeur, une générosité, une fièvre qu'ils vous

communiquent. Elles les parent d'une sorte de poésie !

— Quand partiriez-vous ?

— Ce pourrait être à la fin de ce mois... Alors, je renoncerais aux vacances que je comptais prendre après les représentations de *Sapho*, pour vivre la vie magnifique de Sarah, pionnière en Amérique où, la première, elle organisa ces tournées qui suscitèrent un tel enthousiasme, donnant ses représentations sous la tente comme sur les premières scènes du monde, jouant devant des prisonniers comme elle avait joué devant des souverains de toutes les Cours d'Europe. Elle nous est montrée en pleine force, dans toute sa gloire, rayonnant de ce dynamisme qui, chez elle, émerveillait. Pour mener à bien cette tâche, le cinéma dispose de moyens qui manquent au théâtre. Mais il importe qu'à aucun moment on ne puisse critiquer l'usage qu'il en fera...

« J'aurai comme partenaire Charles Boyer qui sera un des amoureux de Sarah... Nous jouerons ensemble une scène de *La Dame aux camélias*, dont nous avons donné à Londres des représentations.

« Des fragments des pièces auxquelles demeure attaché le souvenir de Sarah ne seront

pas les moins beaux moments du film. Une minute de *Phèdre*, une minute de *Theodora*, une de *Adrienne Lecouvreur*, une de *La Dame aux camélias*, feront passer de grands souffles d'art sur les vastes foules, et le cinéma, par la puissance de diffusion qu'il propose à notre art dramatique, doit étendre son rayonnement.

« Quand le film sera terminé, je pense entreprendre moi-même une tournée dans toute l'Amérique avec un spectacle d'une formule renouvelée, liant à la comédie la musique et la danse, comme les différentes expressions d'un art unique qui se disperse et se nuit en refusant de comprendre que l'union lui donnerait son caractère véritable et sa plus haute signification...

« Quel auteur m'apportera ce que je cherche ? Il ne manque pas de talents. Jamais ils ne furent en aussi grande abondance, et notre époque, dans presque tous les domaines, voit naître et grandir des illustrations... Il n'y a pas de génie !... D'Annunzio est une lumineuse exception... Mais Pirandello, avec un immense talent, n'atteint pas à cette sphère où, vivant, l'on est entré dans l'immortalité. »

JACQUES LOMBARDY.

pour être belle

On ne saurait imaginer à quel degré d'aberration et d'erreur entraîne, actuellement, la manie parfois meurtrière du « régime » et de la « diète » esthétique... Il est entendu qu'une femme qui entend être une femme à la mode — et, bien entendu, « une jolie femme » — ne doit plus manger... Il est devenu inconvenant d'avouer, tout simplement : « J'ai faim. » Cette malheureuse phrase, s'il vous arrive de la prononcer, vous vaut d'être regardée sans bienveillance ; des hochements de tête suivent, et, l'une ou l'autre ouvrant le feu, ce sont les recommandations et les recettes de régime qui commencent à pleuvoir...

Devant une telle folie, il convient de protester avec vigueur, avec courage et persévérance ; laissons de côté les arguments de santé qui ne touchent guère ces insensées ; ne parlons point de gourmandises, puisqu'elles ont perdu l'usage de leur goût ; parlons beauté, ce motif était celui-là même qui leur fait tourner la tête...

Et, à ce sujet, écoutons ce qu'écrit, dans une de ses récentes critiques théâtrales, la sage, l'intelligente, l'unique Colette...

C'est à propos de Mme Simone, dont Colette loue hautement l'interprétation de *Madame de Maintenon* dans *Un roi, deux dames et un valet*, la pièce de François Porché, jouée actuellement à la Comédie des Champs-Élysées.

— Je me permets, dit Colette, donnant à ces mots l'accent d'un compliment suprême, d'écrire que Mme Simone joue comme une femme qui mange à sa faim. Son jeu inspire, au spectateur, une sécurité qui dépend non seulement de l'art, mais des ressources physiques de l'être humain. Il y a longtemps que j'ai envie d'insister là-dessus. Elles sont devenues bien rares les actrices qui s'alimentent raisonnablement. Le mal de ne point manger les prend tôt, dès les premières invites du cinéma... Les voici jeunes, dotées ou non d'un prix du Conservatoire et d'une jolie figure ; le cinéma les tente, elles tentent le cinéma. Nous savons que, pour une jeune première, s'engager au cinéma est faire un vœu de jeûne, de jeûne sévère, de jeûne grave, inhumain. Le poids « superflu » quitte l'imprudente petite lauréate, — aussi bien on lui laisse pas le choix. Le thé sans sucre remplace, au saut du lit, la tartine beurrée et la tasse de café noir tient lieu de grillade... « Elles ne perdent pas que leur poids... »

Et très justement Colette met en relief les dangers de ces jeûnes que s'imposent, aujourd'hui, toutes les actrices... et trop, beaucoup trop de femmes, dont la coquette ne recule devant aucune torture...

N'est-il pas pénible de souffrir, chaque jour, les angoisses de la faim ? Je sais bien que, peu à peu, l'appétit diminue, s'appauvrit, disparaît... Ceci pour toutes celles qui se contentent de se restreindre, quotidiennement. Car les choses peuvent devenir plus graves, lorsqu'il s'agit de « vingt et un jours » de régime, sorte de maladie qui ravage l'Amérique.

En effet, il arrive qu'on en meurt...

On se souvient de Barbara La Marr, « vamp » du muet, belle femme d'une époque qui ne se souciait pas encore trop de cette mince silhouette devenue de rigueur ; Barbara voulut maigrir ; elle suivit un de ces merveilleux régimes, si judicieusement « raisonnés ». Sans doute n'était-elle pas taillée pour la faim et ne put-elle supporter cette fatigue imposée à son organisme... Elle mourut des causes qui inspira à Sylvia, la



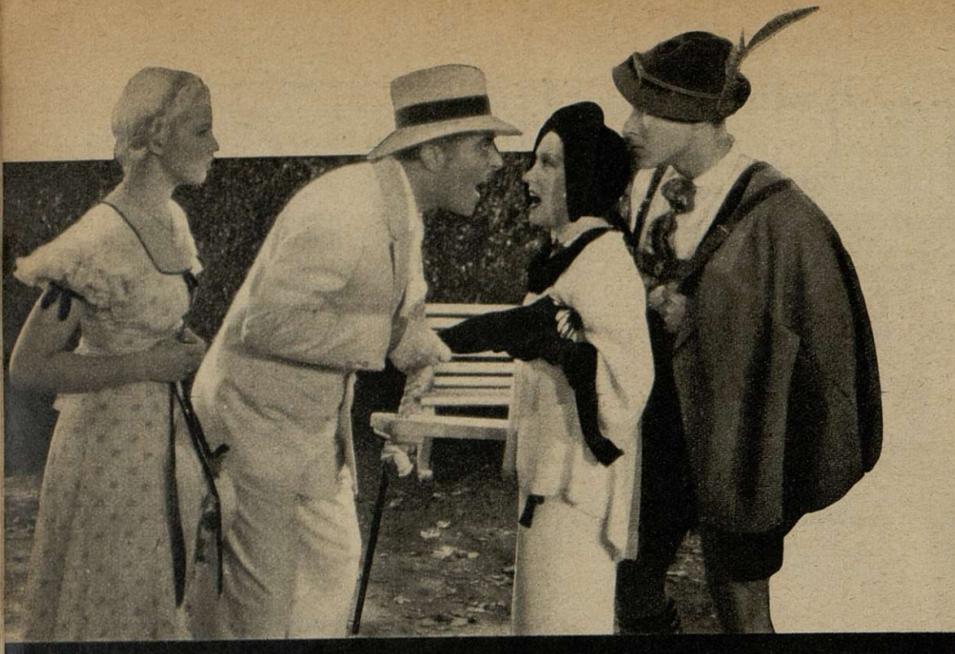
Suédoise qui régna, un temps, à Hollywood l'idée de modifier l'hygiène alimentaire de toutes ces vedettes, et, sauf quelques indications sévères, portant sur la boisson, le sucre et les graisses, de les laisser manger à leur faim.

Écoutons ce que dit, à ce propos, Colette : « Le cinéma chante maintenant. Il exige des soprani de quarante-deux kilos, et il les obtient. Quarante-deux kilos, mille francs de cachet, — et une voix de quatre sous qui a amaigri, elle aussi. Vous m'allez objecter que je retarde, que le gabarit s'améliore, qu'on voit à l'écran et ailleurs des seins assez réussis, des essais de croupes ? D'accord. L'amélioration n'étoffe guère que la girl nue ou déshabillée. Et je vous répondrai qu'il est aussi difficile, aussi dangereux pour une star — le sexe importe peu — de maintenir un poids stable de quarante-six kilos que d'en rester à quarante-deux, quand sa stature et sa constitution, son équilibre mental et le caractère de sa beauté lui imposeraient quinze bonnes livres de plus. »

Que ces lignes puissent faire réfléchir nos jeunes femmes, c'est bien là le souhait qu'il est bon de former. La beauté, croyez-moi, n'est réalisable que grâce à un harmonieux et ferme équilibre pour lequel une bonne santé est, avant tout, indispensable ; enfin, l'expression, l'éclat des yeux, l'éclatant épanouissement d'un sourire ne fleurissent que sur un visage détendu, que ne crispe nulle douleur d'estomac, nulle fatigue due à une alimentation par trop apauvrie. Pour être belle, ayez bon appétit ; mangez joyeusement et, si vous faites judicieusement, chaque jour, quelques exercices, vous n'engraisseriez point, mais vous demeurerez, saine et bien portante, une femme dans la plénitude charmante de ses formes... L. E.



Les conseils avisés de Colette ne sont pas encore parvenus aux oreilles des vedettes d'Hollywood, si l'on en juge par les silhouettes de Carole Lombard, Loretta Young, Joan Crawford et par le modèle de robe ci-dessus, dessiné spécialement pour Greta Garbo.



Une scène inédite de... Music dans l'Air ! Une musique qui n'adoucit pas les maurs, à en juger par les grimaces cotéuses de John Boles et de Gloria Swanson (au centre) et les mines renfrognées de June Lang et de Douglas Montgomery.

FRANCE

— Madeleine Ozeray interprétera le principal rôle féminin de Crime et Châtiment, d'après Dostoïewski.

AMERIQUE

— Une statistique, qui a fait grand bruit à Hollywood démontre que, depuis 1929, les cinémas américains ont perdu 60 % de leur

DU MONDE ENTIER

— Jean Espein commencera sous peu la réalisation de Marius et Olive à Paris, avec Barency, Sarvil, Illa Meery, Micheline Cheirel, etc.

— Pierre Weill prépare l'Ecole des Vierges, avec Dolly Davis, André Roanne, Monique Rolland, André Ferté, Nino Constantini.

— Léo Joannon a donné cette semaine à Billancourt le premier tour de manivelle d'Une sacrée gosse, d'après Yves Mirande, Albert Préjean, Danielle Darrieux, Lucien Baroux, Suzanne Després et André Roanne en sont les principaux interprètes.

— Noël-Noël, en villégiature à Saint-Moritz, s'est cassé la jambe. De son côté, Josselyne Gaël, en patinant dans un skating parisien, s'est fracturé le bras...

— Cécile Sorel ira-t-elle à Hollywood incarner, dans un film Sarah Bernhardt, aux côtés de Charles Boyer ? On le dit. Mais on dit également qu'une importante firme française aurait offert à notre Célémène de tourner ici un scénario intitulé La Reine et son amant.

— Le montage de Toni, « drame pécu », que Jean Renoir a tourné aux Martigues, touche à sa fin.

— Pierre Fresnay interprétera un des principaux rôles de la Bête humaine, que tournera Marc Allégret en mars prochain.

— Pathé-Natan a décidé de réaliser cette année plusieurs films en couleurs. A cet effet, l'importante firme française a engagé Diamant-Berger, qui poursuit des recherches en ce sens.

clientèle. Plus particulièrement, ces six dernières semaines, ceux-ci ont enregistré 15 millions d'entrées payantes de moins chaque semaine...

— A New-York vient de se fonder le premier syndicat des artistes, fort de mille membres.

— A la suite de We Live Again, Rouben Mamoulian a résilié son contrat avec les United Artists, refusant ainsi de mettre en scène ce nouveau film d'Anna Sten.

— Celle-ci a achevé The Wedding Night (Nuit nuptiale) sous la direction de King Vidor avec Gary Cooper.

— L'Universal va filmer Ivanhoé, tiré du célèbre roman de Walter Scott.



On vient d'achever, à Berlin, les prises de vues de Haute Couture, avec Pierre Brasseur, qu'on voit ici en compagnie de Le Gallo, Léon Berlières et Mônia Goya.

— R. K. O. prépare une nouvelle opérette avec Ginger Rogers et Fred Astaire. Compositeur : Irving Berlin.

— Joan Crawford a renouvelé ces jours-ci le contrat qui la liait à la Metro Goldwin Mayer.

— Loretta Young s'est fiancée la semaine passée au champion de tennis Fred Perry... Spencer Tracy s'en est montré fort désappointé...

— On parle de la rentrée à l'écran de Corinne Griffith, laquelle vient de faire des essais pour la M. G. M.

— Henry King a achevé Un Printemps encore, avec le « team » Janet Gaynor-Warne Barater.

ALLEMAGNE

— La U. F. A. prépare un film ayant pour sujet la vie d'Olivier Cromwell.

— Arnold Frank terminera sous peu une nouvelle bande de montagne, gaie, cette fois.

— On parle d'un nouveau film sur la vie d'un musicien, sur Jean-Sébastien Bach, pour préciser, réalisé à l'occasion du 250^e anniversaire de sa naissance.

— Serge de Poligny a terminé Haute Couture, avec Pierre Brasseur, Mônia Goya et Colette Darfeuil.

ANGLETERRE

— Le dernier film de Greta Garbo : The Painted Lady, qui vient d'être projeté à l'Empire, théâtre de Londres, a battu tous les records de recettes détenus par cet établissement.

U. R. S. S.

— Le 11 janvier a eu lieu au grand théâtre de Moscou une fête à l'occasion du 15^e anniversaire de la naissance du cinéma soviétique. Un grand nombre de réalisateurs et de techniciens ont reçu, à cette occasion, l'ordre de Lenine.

— Un cinéma monstre vient de s'ouvrir à Moscou, pouvant contenir 20.000 personnes. Jusqu'ici, le plus grand cinéma avec 10.000 places, se trouvait à New-York.

— Eiseinstein entreprendra sous peu Moscou, « épopée sur ce centre d'événements historiques décisifs ».

— Dovjensko, l'auteur de La Terre, a entièrement terminé L'Aérograd.

— Un nouveau film sur la Commune de Paris est en voie de préparation. Réalisateurs : RoCHAT et Stroewa.

— Youtkewitch, dont nous vîmes à Paris Contre-plan a commencé Le gardien de but de la République, comédie sur les sports soviétiques à l'assaut des records mondiaux.

— Enfin, la préparation de Pierre I^{er}, d'après Alexis Tolstoï, est, elle aussi, activement poussée.

Un meridional taciturne

BERVAL



Ci-contre, une image harmonieuse comme une estampe du Roi de Camargue, qui « sort » cette semaine en exclusivité dans une salle des boulevards ; ci-dessous, dans Justin de Marseille, un film inédit de Maurice Tourneur, où Berval joue le rôle d'un mauvais garçon.



VOUS vous imaginez sans doute qu'un Marseillais c'est plutôt bavard ? On voit bien que vous ne connaissez pas Berval !

Quand on lui pose des questions, il répond d'un mot bref, sans faire de phrase, en ayant l'air de poursuivre un rêve intérieur. Quel drôle de Méridional !

J'ai tout de même fini par savoir qu'il était né à Avignon ; qu'il avait fait du théâtre sans beaucoup de difficultés, débutant à Marseille comme chanteur ; ensuite, il créa des opérettes locales. Cela dura quelques années, puis il « monta » à Paris, en 1923 ; il chanta à l'Olympia. Il créa un rôle dans Pas sur la Bouche. Demandé au théâtre Daunou pour jouer dans Arthur, il fut remarqué là par une autorité de la Paramount qui lui fit tourner un petit sketch chantant.

Comme on allait mettre Arthur à l'écran, le producteur pensa naturellement à lui, et il joua au cinéma le même rôle qu'au théâtre. Boucot était le personnage principal. C'est encore avec Boucot qu'il tourna dans Le Costaud des P. T. T.

Mais tout cela ne constituait qu'un hors-d'œuvre, une façon de se mettre en train.

Berval aurait voulu jouer de grands rôles dans des films de plein air, respirer, parcourir de larges espaces.

Hugon lui permit de réaliser ce rêve. Il lui confia (avec une certaine audace, avouons-le) le soin de personifier le légendaire Maurin des Maures.

Là, Berval était à sa place ; il était dans son Midi natal, interprétant un personnage absolument conforme à son tempérament, et qui l'emballa positivement. Ce fut une révélation. Du jour au lendemain, Berval eut la grande vedette ; on admira son naturel, cette façon bien à lui de vivre devant l'appareil comme s'il était seul en pleine forêt. Jamais il n'avait l'air de jouer ; il était le malicieux Maurin, amoureux, libertin, courageux aussi, comme s'il l'avait été toute sa vie.

Il parut ensuite sous l'uniforme dans Les 28 jours de Clairette.

C'est alors que devant le succès inespéré

de Maurin des Maures, Hugon lui donna une suite : L'Illustre Maurin.

Puis, ce fut l'actuel Roi de Camargue, sous la direction de Jacques de Baroncelli. Là encore, Berval se trouve dans son élément : en pleine Camargue, sous le soleil du Midi, au milieu des taureaux... Il est, comme dans Maurin, l'insouciant Provençal qui ne prend rien au tragique, pas même l'amour ; qui accueille les événements avec un large sourire optimiste, et montre en toutes circonstances une solide joie de vivre.

Maintenant, il vient de terminer, sous la direction de Maurice Tourneur, Justin de Marseille, un drame du milieu, où il aura l'occasion de montrer, plus que dans les films précédents, ses talents de comédien tragique.

Ce qu'il désire, c'est continuer, naturellement ; continuer, dans le même ordre d'idées, à tourner des films marseillais, méridionaux tout au moins, en plein air de préférence. Souhaitons-lui que la vogue de ce genre de productions se maintienne... Mais s'il en est autrement, on peut être sûr qu'il ne restera pas inactif pour cela ; il aime trop le cinéma pour l'abandonner.

Une preuve du sérieux avec lequel il considère son métier qu'il adore, c'est la ré- que je me suis attirée en lui demandant :

— N'avez-vous pas un souvenir drôle ? Quand vous tourniez, dans le Midi surtout, il devait bien arriver quelque fois des incidents amusants ?

— Je ne m'amuse jamais dans le travail !

Pan ! ça m'apprendra à poser des questions indiscrettes !

Un peu refroidie, j'insiste cependant :

— Mais, en dehors du travail ? Pendant vos voyages ?

— Je ne pense qu'à mon rôle et m'en évade le moins possible. Je fuis

tout ce qui pourrait m'en distraire ; je suis comme envoûté, pendant tout le temps que dure la réalisation. Vous voyez que, dans ces conditions, ajoute-t-il en se radoucissant un peu, je ne puis guère avoir de souvenirs gais à vous raconter. Du reste, je ne suis pas gai.

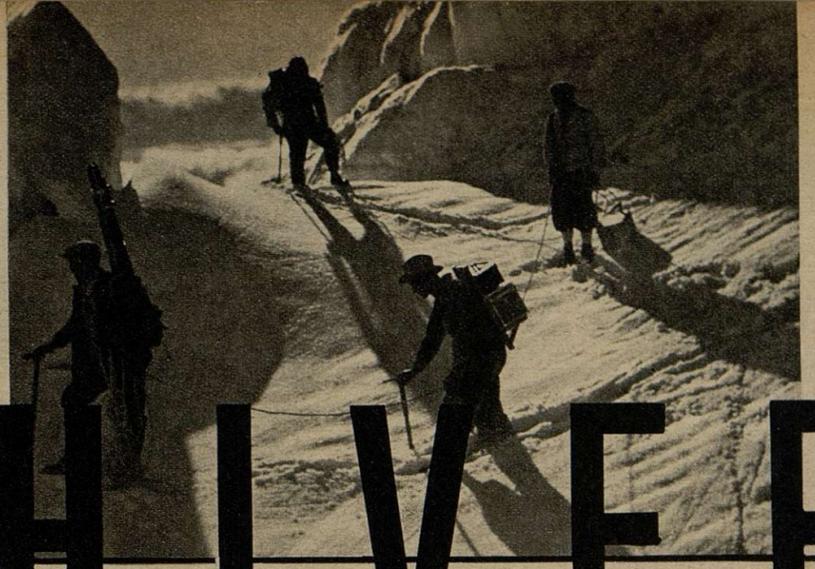
Maurin mélancolique ! Le Roi de Camargue sérieux comme un pape ! Qui l'eût cru ?

HENRIETTE JANNE



SPORTS D'HIVER

JOIES DE LA MONTAGNE



BIENTOT va revenir, plus suivie chaque année, la saison merveilleuse des sports d'hiver; revanche contre le froid, le temps maussade, le gris du ciel et les jours courts, elle survient, vers la fin de janvier, pour durer plus d'un mois et faire attendre avec patience le printemps...

Mais se doute-t-on combien le cinéma a contribué à répandre ce goût de la montagne et que c'est un peu grâce à lui que retentit, de plus en plus fort, l'appel des cimes ?

L'appel des cimes et le réveil de l'aventure, ces expéditions où s'engage chaque jour une jeunesse ardente, curieuse et forte, ces vocations de voyageurs, c'est là une des sensibles et belles influences de l'écran magique !

Rappelez-vous... Le cinéma s'est servi de la montagne, de ses neiges, de ses périls, tour à tour pour nous distraire, nous instruire, nous émouvoir.

Nous avons connu, autrefois, les histoires d'Alaska ou du Klondyke; nous avons vu la montagne former le cadre de maints drames se déroulant à son ombre, nous avons suivi les voyageurs dans leurs découvertes et leurs ascensions périlleuses; enfin, nous avons vu, de nos yeux, les paysages glacés des confins du monde; nous avons accompagné, grâce aux merveilles de la caméra, les explorateurs intrépides; ainsi avons-nous été dans les solitudes silencieuses du pôle Sud, avec Scott, avec Shackleton, avec Byrd; parmi la banquise du pôle Nord, avec Rasmussen. Puis, nous sommes revenus vers nos horizons familiers, mont Blanc, Jungfrau ou mont Cervin.



La montagne a toujours inspiré l'objectif; sa lumière, ses lointains, ses contre-jours sont matières éminemment plastiques et l'on conçoit qu'Abel Gance ait été séduit, lors de la réalisation de *La Roue*, par ce jeu perpétuel de la lumière et de l'ombre. Aussi les dernières images du film resteront-elles classiques et particulièrement la ronde des guides montant de plus en plus haut, vers les sommets, vers les neiges, tandis que le ciel et la terre elle-même semblaient tourner, aux yeux affaiblis de Sisif mourant, en une ronde éternelle. La neige couvrait le blanc paysage comme elle couvrait le fleuve gelé où s'était aventurée la frêle fillette qu'était alors Lilian Gish; mais, dans *A travers l'Orage*, l'amour était là, sauveur! En Suède, c'était cette tragique et somptueuse histoire d'amour, chef-d'œuvre de Sjoström: *Les Proscrits*, et c'était au cœur de la montagne et de l'hiver que mouraient, enlacés, les amants uniques. Dans nos Alpes, Léon Poirier allait chercher une émouvante et romantique évocation de *Jocelyn*, tandis que la Grande-Chartreuse apparaissait pour la première fois dans *La Neige sur les Pas*; c'était aussi en ce temps-là que nous arrivait d'Amérique, tournés quelque part en Alaska ou au Klondyke, de beaux drames qui s'appelaient: *L'Instinct qui veille*, *La Piste blanche*, *Bari*, *chien loup*, *L'Appel de la Forêt*, *L'Homme aux yeux clairs*. Tout Curwood, et surtout tout Jack London ressuscitaient, parmi de beaux, de vastes paysages.

Il y eut, également, un film tourné au Klondyke; peut-être vous en souviendrez-vous: il s'appelaient *La Ruée vers l'or* et contenait les plus belles « pages » que l'écran ait jamais écrites.

Déjà, à cette époque, avaient paru sur les écrans, les tragiques histoires des explorateurs du pôle Sud; tour à tour, *L'éternel silence* et *La mort de Shackleton* nous retraçaient la destinée du capitaine Scott et de l'explorateur américain; plus tard, nous suivîmes ainsi *L'expédition Rasmussen* au pôle Nord et le commandant Byrd, dans son envol vers l'Antarctique.

Mais les montagnes et le froid avaient trouvé d'autres artistes pour les chanter. Le documentaire romancé, mis à la mode par Flaherty, débutait avec le film inoubliable *Nanouk, l'homme du pôle*, bientôt suivi de nombreuses autres « biographies », parmi lesquelles ont peut citer *Milak, chasseur du Groënland*, *Leïla*, film japonais, *Eskimo*, tourné



noirs profonds de l'ombre, irisation de l'eau, nuages légers qui passent très bas à vos pieds, horizons de sommets et de chaînes qui vous encerclent comme dans les

enchantelements très anciens, c'est vraiment le royaume secret de l'Alpe redoutable que Fanck a parcouru et qu'il nous a fait parcourir à sa suite; dans ces hautes solitudes s'arrêtent les jeux humains; les belles skieuses, les téméraires du bob ou de la luge sont plus bas, au pays des hommes. Ici, c'est, lumineux et froid, le royaume de la neige et du silence. C'est le merveilleux pays inhumain. Cet aspect de féerie, d'irréalité, Fanck l'évoque une fois encore dans *La Lumière bleue*, film que l'on devrait repasser, à époque régulière, dans les salles, pour la perfection d'une photo inégalée, pour la beauté intrinsèque de certaines images, inoubliables.

Arnold Fanck est le chantre des montagnes.

Si les Alpes nous sont familières, si, quoi que plus farouches, les Pyrénées ont connu les honneurs de l'écran, que dire des sommets encore inviolés ?

Nul n'a encore gravi l'Everest. Certes, on l'a tenté; on se souvient de ce documentaire, *A l'assaut du Mont Everest*; il contenait, sur cette région encore peu connue, quelques images assez saisissantes; de même *Pamir*, documentaire russo-allemand, *Sur le toit du Monde*. De toute cette contrée, d'ailleurs, *La Croisière jaune* nous a donné de curieux aspects et, surtout, nous a rapporté des vues de lieux que nul n'avait encore même photographiés. Ainsi le passage de l'Himalaya, la haute vallée de l'Indus, et le vaste, le sinistre désert de Gobi.

Plus récemment enfin, la montagne nous apparut encore, mais, cette fois, liée aux drames des hommes; ce fut le Tyrol de *Tessa* et du *Fils prodigue*, les Alpes suisses de *Rapt*. Enfin, *Le voyage imprévu* dépeint les paysages alpestres de tout romantisme, restitué, au contraire, l'aspect familier du tourisme, des belles vacances. Et nous revenons aux sports d'hiver...

Que tant de romans et d'aventures évoqués par ces sommets neigeux n'empêchent point l'élégante hivernante de prendre harmonieusement sa courbe, à la descente rapide de ses skis. Les stations sportives sont le cadre propice à la comédie mondaine, aux aventures romanesques et passagères, aux intrigues que l'on noue, un soir, et qui sont oubliées le lendemain. Mais elles sont, surtout, les sites bienfaisants où l'on peut courir, sauter, vivre d'une vie physiquement plus ample, plus heureuse. Les actualités savent bien enregistrer, chaque année, ce témoignage: patins, sauts de tremplin, excursions à travers la montagne, tandis qu'au soir s'allument les lumières de l'hôtel, dissimulé derrière les pins; jolies femmes en tenue sportive, enfants aux joues rondes et l'air de champions qu'arborescent les hommes; tel est le quotidien aspect de ces heures passées chaque année en montagne, pour le plus grand bien de ceux qui partent, et pour le mélancolique plaisir de ceux qui sont restés !

LUCIENNE ESCOUBE.

Jeu perpétuel et multiple de la lumière et de l'ombre: photographies extraites du Fils prodigue, Ivresse Blanche, Rêve Eternel, le chevalier du Mont-Blanc Prisonniers de la montagne, etc...



par W. S. Van Dyke, et, plus récemment, *S. O. S. Iceberg*, que Fanck, délaissant ses montagnes, réalisa avec Leni Reifenthal, son interprète favorite.

Arnold Fanck mérite mieux qu'une citation, dans un article consacré aux gloires cinématographiques de la montagne; en fait, le docteur Fanck a été le premier à faire de la montagne mieux qu'un décor: un être, la personnification même des puissances redoutables et obscures de la nature... Dès son premier film, cette *Montagne Sacrée* qui fit date à l'époque, son amour de la montagne se révèle avec une poétique splendeur; *La Montagne Sacrée*, dans une suite d'admirables images, exprimait cette mystique des cimes dont est animé son réalisateur. Puis ce fut *Le Drame du Mont Cervin*, qui reprenait la formule chère au metteur en scène, l'anecdote humaine et son drame situés en plein cœur des pics neigeux; enfin, plus parfaits encore, voilà *Prisonniers de la Montagne* et *Tempête sur le Mont Blanc*.

Merveilles étonnantes, images d'une beauté impossible à rendre sensible au moyen des mots, miracles de la lumière, arêtes à pic,

MIRACLE
DU CINEMA

QUAND

JEANNE CHEIREL

revit sur l'écran



de ces personnages rigides, imbus de leurs vieux principes, qui constituent *le Monde où l'on s'ennuie*.

Si Jeanne Cheirel fut au théâtre une excellente artiste, elle fut, pour l'écran, une précieuse recrue. Dans chacune de ses créations cinématographiques, même quand le sujet était des plus pauvres et que le rôle qu'on lui faisait incarner était d'un intérêt secondaire, elle sut émouvoir ou nous faire rire par sa sincérité et sa truculence.

Lorsqu'on voit un film de Jeanne Cheirel, on a nettement l'impression que la grande artiste ne se trouvait nullement gênée par l'atmosphère artificielle du studio et par l'œil immobile de l'objectif. Elle semble évoluer avec aisance et chacune de ses répliques est des plus naturelles. Cependant, nulle autre artiste n'était plus émotive et plus sensible que Jeanne Cheirel. C'est pourquoi tous ceux qui apprécièrent son grand talent la reverront, non sans émotion, dans *le Monde où l'on s'ennuie*.

Le film réalisé par Jean de Marguenat est une comédie gaie, pleine de bonne humeur, de jeunesse et d'entrain.

Il débute dans un pensionnat où bourdonne tout un essaim de jeunes filles insouciantes et rieuses. Il nous conduit ensuite dans une magnifique propriété entourée d'un grand parc, demeure de la comtesse de Céran, laquelle est en quelque sorte le grand chef de tous ces personnages engoncés et froids du « Monde où l'on s'ennuie ».

Heureusement, l'élégance d'André Luguet et le charme de Josselyne Gaël, forment avec eux un heureux contraste. L'action se poursuit ensuite dans des « plein air » agréables et nous assistons à de joyeuses régates.

La distribution de ce film se complète heureusement par les noms de Jean Tissier, qui campe un professeur de philosophie prétentieux ; de Jean Dunot, qui, dans le personnage du jardinier, se révèle comme un excellent artiste comique ; de Pierre Dux et de Gisèle Mars, qui forment un amusant couple de fonctionnaires, sympathiques malgré leur arrivisme, et enfin, par celui de Wanda Gréville, qui prête sa beauté à miss Watson, riche Américaine en villégiature.

Comme l'écrivait récemment un critique, le titre de ce film est une anomalie, puisque *le Monde où l'on s'ennuie* est un film essentiellement gai, divertissant, fait de charme et de séduction discrète...

GERMAIN FONTENELLE.



Le cinéma est un véritable magicien. Grâce à lui, nous pouvons revoir, non sans une certaine émotion, des vedettes disparues. Ainsi : Jean Angelo, dans *l'Atlantide* ; Séverin Mars, dans *la Roue* ; Max Linder dans ses inoubliables comédies ; Lon Chaney, cet artiste prodigieux ; Wallace Reid et d'autres encore...

Aujourd'hui, grâce au film parlant, nous pouvons également entendre les artistes qui ne sont plus, telles : Marie Dressler, dont chacune des créations fut si humaine, et Jannie Marèse, devant qui s'ouvrait une si belle carrière...

Ce n'est donc pas sans émotion qu'on reverra la grande artiste que fut Jeanne Cheirel dans sa dernière interprétation cinématographique.

Dans *le Monde où l'on s'ennuie*, réalisé par Jean de Marguenat, d'après l'adaptation d'Alex Madis, qui a transposé à l'écran, dans un cadre et une atmosphère plus modernes, la célèbre pièce d'Edouard Pailleron, celle qui fut une amusante comédienne campe avec son humour et sa verve habituels le personnage typique de la duchesse de Tréville. Combien sympathique est cette vieille dame noble, aux idées cependant modernes qui, faisant fi des préjugés anciens, des traditions de famille, est un contraste frappant

Le monde où l'on s'ennuie... Il n'y parait pas à en juger par la scène ci-dessus... Quant à l'image ci-contre, malgré sa sévérité, elle laisse prévoir que la brouille de deux amoureux (André Luguet et Josselyne Gaël) ne durera guère...



LE DICTATEUR

OU D'UNE BOUTIQUE DE HAMBOURG
AU TRONE DU DANEMARK

Ce n'est pas « faire de la politique » que de constater que le pouvoir autoritaire, dussent les champions de la liberté le regretter amèrement, gagne chaque jour un peu plus de terrain sur la vieille Europe, encore mal remise des terribles secousses de la dernière guerre et qui se cherche...

En cette grise année 1935, s'il est un mot à la mode, un mot qui revient sans cesse sur les lèvres, un mot accueilli avec ferveur ou redouté, suivant le cas, c'est bien celui de « dictateur ».

Qu'on n'aille pas croire, toutefois, que les quelques hommes sur lesquels le monde a présentement les yeux fixés soient des novateurs dans toute l'acception du terme. Des dictatures, l'histoire en connut de toutes sortes... C'est ainsi qu'il ne semble pas qu'on se soit suffisamment préoccupé d'une des plus curieuses figures de dictateurs qui aient existé : nous voulons parler du docteur Struensee qui régna sur le Danemark pendant plusieurs années du XVIII^e siècle, et dont un film inédit ressuscitera sous peu l'attachante personnalité.

Ce film, c'est *Le Dictateur*, que Victor Saville vient d'achever à Londres avec Clive Brook et Madeleine Carroll, et dont Paris aura la primeur dès la fin de ce mois...

Or, une indiscretion nous ayant permis de le voir tout à fait fortuitement, nous ne pouvons cacher plus longtemps l'impression de surprise que nous avons éprouvée. Est-ce parce que le sujet se trouve en harmonie avec des faits d'actualité qui préoccupent le monde contemporain ? Toujours est-il que rarement le cinéma ne nous avait semblé jouir d'une telle puissance d'évocation...

Nous croyons savoir qu'on avait déjà consacré à la dictature de Struensee quelques études des plus captivantes. Toutefois, l'histoire du petit praticien devenu chef d'Etat des plus audacieux, méritait qu'on s'y arrêtât plus longuement. Voilà qui est fait, grâce au cinéma.

Rien n'est plus attachant, en effet, que la personnalité de ce petit médecin de Hambourg, lequel ayant fait, par un hasard quasi miraculeux, la connaissance du nouveau roi du Danemark, parvint, par son énergie et sa volonté de domination, à acquérir la confiance du jeune souverain débauché et simple, et à lui faire effectuer dans tout son royaume une action économique et politique fort audacieuse pour l'époque.

Bien avant la Révolution française, Struensee était déjà un lecteur assidu des écrivains sociaux de son temps. Aussi, dans son adoption de mesures radicales modifiant totalement la situation du peuple, trouvera-t-on, dans ses conceptions mêmes, les preuves d'une hardiesse d'esprit devançant singulièrement son époque...

Mais, le propre des dictatures, le grief tenace que leur font les tenants de la monarchie, n'est-ce pas l'instabilité même d'un pouvoir conquis à la faveur de troubles plus ou moins généralisés ? Struensee, dont la fin fut dramatique, ne devait pas échapper à la loi commune. A l'apogée de la gloire, un procès d'adultère fut ourdi contre lui par les grands de la cour que ses décrets avaient mécontentés. Et son ardente complice n'était rien moins que la jeune reine, le roi du Danemark, répudiant ses engagements, n'hésita pas à permettre qu'on instruisit un pareil procès...

Quelques jours plus tard, sur une place publique, Struensee avait la tête tranchée.

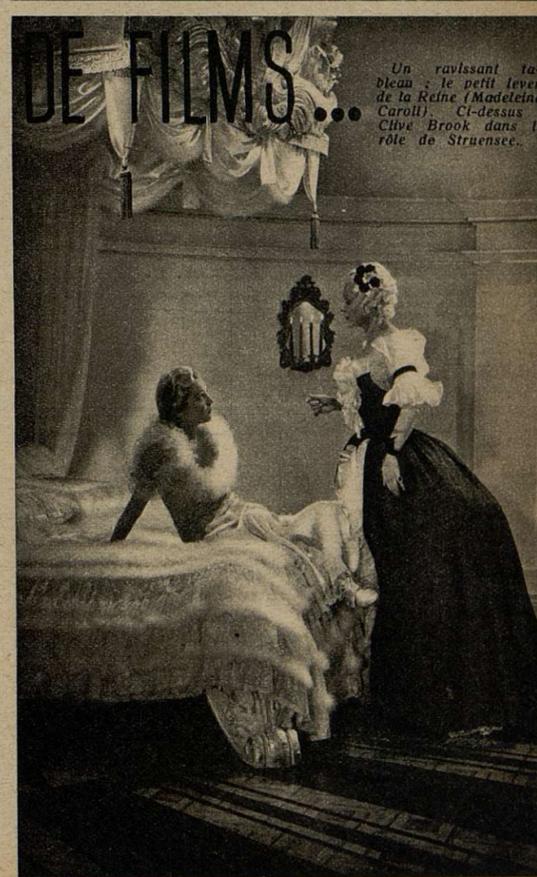
Deux siècles se sont écoulés. Aujourd'hui, le docteur Struensee est célébré au Danemark comme un héros national... N'est-ce pas justice puisqu'il demeure, aux yeux des habitants du pays que le hasard lui avait fait adopter, le précurseur des grands hommes qui firent de la Révolution française une réalité vivante ?

Notre critique dira ultérieurement ce qu'il faut penser de l'excellence de l'interprétation, de la souplesse de la prise de vues, de la munificence des décors et des costumes.

Ce que nous voulions souligner aujourd'hui, c'est l'intérêt que comportent de telles évocations lorsqu'elles nous font revivre, avec tout le soin désirable, une page de l'histoire où les rapprochements avec notre époque ne manquent pas et où, par-là même, l'actualité jette un pont tentateur entre ce qui fut, est ou sera...

JEAN DE MIRBEL.

HISTOIRE INSPIRATRICE



Un ravissant tableau : le petit lever de la Reine (Madeleine Carroll). Ci-dessus : Clive Brook dans le rôle de Struensee.

LES FILMS DE LA SEMAINE

« PENSION MIMOSAS »

Interprété par : Françoise ROSAY, Paul BERNARD, Jean MAX, Paul AZAIS, Raymond CORDY, ARLETTY, ALERME, Lise DELAMARE, etc.
Réalisation de Jacques FEYDER (Films sonores TOBIS).

D'UNE pierre blanche il faudra marquer ce mois de janvier 1935, durant lequel nous aura été révélée une des plus belles œuvres, une des plus fortes, la plus forte peut-être, que nous ait données le cinéma français depuis l'avènement du parlant.

Avec *Pension Mimosas*, Jacques Feyder a réussi à soutenir non seulement une flatteuse mais dangereuse réputation, mais encore à reculer, sans que l'effort paraisse un seul instant, les limites d'un talent dont les preuves ne se comptent plus.

Et pourtant, quelle partie ne jouait-il pas ! Cette fois, à l'encontre du *Grand Jeu*, tout le côté extérieur, ou presque, disparaît. Plus de pittoresque non plus, plus de ces défilés toujours plus ou moins susceptibles de fausser l'émotion. C'est d'un drame psychologique, par conséquent tout intérieur, qu'il s'agit, dur, sans concession aucune, un drame d'analyse où rien, hormis l'étude des caractères, le sondage des personnages, la peinture des types humains, ne doit retenir l'attention. Ajoutez à cela la probité bien connue de l'auteur, sa haine de l'éclat inconsidéré, de l'émotion forcée, du « chiqué » enfin, et vous comprendrez tout ce que *Pension Mimosas* offrait de redoutable.

Peinture subtile d'un milieu, celui du jeu, étude fouillée d'un caractère de femme complexe et trouble, analyse d'états d'âme, *Pension Mimosas* est tout cela à la fois, avec une sûreté dans le détail, une justesse d'observation, une richesse de nuances et une fermeté d'exécution qui sont d'un véritable maître.

La pension dont il est question est tenue par les époux Noblet. Lui : Gaston, rouspéteur, brouillon, forte tête, excellent fond, joint à son activité d'hôtelier les fonctions de chef de partie aux tables de roulette. Elle : Louise, ancienne chanteuse d'opérette, menant avec une souriante fermeté clients, personnel et... mari. Pour avoir recueilli le fils d'un de leurs locataires condamné à cinq ans de prison, ce couple de braves petits bourgeois, honnêtes et bons, va voir fondre sur sa tête les pires calamités. D'abord le véritable père vient réclamer son enfant, et pour le couple stérile c'est un véritable déchirement.

Et l'enfant grandit, loin de parrain et marraine, au milieu des pires fréquentations... Dix ans plus tard, nous le retrouvons locataire d'un petit hôtel louche des bords de Marne. C'est un être faible, veule, ayant la passion du jeu, qui s'est pris d'un amour indigne pour la maîtresse d'un certain Romani, propriétaire d'un cercle.

Louise, qui est venue le rejoindre, parvient à le ramener aux « Mimosas ». Elle lui trouve un métier. Peine perdue ! Pierre pense toujours à l'autre... Louise s'empare avec une exaltation qui n'est pas seulement celle d'une mère. Pour faire venir Nelly auprès de lui, Pierre vole sa bienfaitrice. Celle-ci le surprend, le giflé à tour de bras comme un mauvais gosse qu'il est, et... finit par lui donner l'argent dont il a besoin.

Lorsque Nelly arrive aux « Mimosas », les deux femmes se comprennent et se haïssent. Nelly a deviné le secret de Louise, Louise a deviné que Nelly perdrait Pierre.

Pourtant celle-ci n'est pas méchante. Mais l'argent lui coule entre les doigts. Elle joue d'abord, puis se fait des amis très riches, trop riches. Pour garder sa maîtresse, Pierre, à son tour, risque sur le tapis vert 80.000 francs qui ne lui appartiennent pas. Il ne lui reste plus rien. C'est le désastre, d'autant plus que Nelly est repartie avec Romani, appelé par Louise. Tout est perdu ? Non, pas encore. Pour sauver Pierre, une fois de plus, Louise a une idée folle, géniale. Elle qui a horreur du jeu, se rend au Casino et, sans savoir jouer, gagne une fortune. Mais, de retour à la pension, c'est un agonisant qu'elle retrouve. Pierre a absorbé un poison ; livide, râlant, il prend Louise pour Nelly. « Embrasse-moi, dit-il, dans un souffle. » Louise se penche, la fenêtre s'ouvre. Trois cents billets de mille francs, tombés à terre, tournent comme des feuilles mortes. Hasard... Loterie... Billets perdus..., billets gagnés, qu'importe, puisque Pierre est mort !

Françoise Rosay a été sublime. Elle est l'âme même du film. Qu'à ses côtés Alerme et Paul Bernard ne paraissent pas écrasés. Citons aussi Paul Azais et Arletty, sans oublier Jean Max, Delamare et le petit Bernard Optal.

A propos de *Pension Mimosas*, certains ont prononcé les noms de Maupassant, de Mauriac, d'autre encore... Disons que le dernier film de Jacques Feyder marque une date dans l'histoire du cinéma français.



LE ROI DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Interprété par Buster Keaton, Paulette Goddard, Colette Darfeuil, Madeleine Guilly, Jim Gérald. Réalisation de Max Nosseck (Paramount).

Buster Keaton tournant en France, dans un studio français, cela fait plus ou moins figure d'événement... Je sais bien que l'on objectera que son crédit a fort baissé aux États-Unis, mais tout de même... Quoi qu'il en soit, il nous donne l'occasion de le juger aujourd'hui dans un film où il a courageusement essayé de retrouver sa première manière : celle de Malesc l'impassible. Il y a beaucoup de trappes, d'ascenseurs truqués, de portes invisibles dans *Le Roi des Champs-Élysées*. Nous ne nous en plaignons pas, car tous ces trucs renouvelés, répétons-le, des premiers films comiques, donnent à Keaton, l'occasion, dans un double rôle, de se dépenser sans compter, courant, escaladant, tombant, se relevant, avec son sérieux habituel.

Auprès du célèbre comique, auquel le réalisateur a taillé la part du lion, Paulette Goddard et Colette Darfeuil font surtout preuve de discrétion.

ANTONIA ROMANCE HONGROISE

Interprété par Marcelle Chantal, Fernand Gravey, Alice Tissot, Larquey, Jean Worms, Robert Arnoux. Réalisation de Max Neufeld.

Budapest et ses environs, ainsi que la campagne hongroise si pleine de charme ont maintes fois inspiré les réalisateurs en films. Comme on les comprend ! Il se dégage de tous ces tableaux un calme, une douceur, une joie de vivre posément qui a son prix. Le début très « aéré » d'*Antonia*, particulièrement, est fort heureux. Par la suite, l'action, qui nous conte les stratagèmes d'un jeune officier anglais désireux d'épouser une toute jeune fille, auprès de la tante de celle-ci, qui se méfiera sur les intentions du jeune homme, évolue, à notre gré, trop souvent entre quatre murs. L'intrigue, trop ténue, ne réussit pas, en effet, à nous faire oublier qu'au dehors c'est la lumière, la pureté, l'air et la clarté... Néanmoins, tel quel *Antonia* demeure un agréable divertissement, durant lequel Fernand Gravey, en officier anglais, fait preuve d'un flegme, voilé parfois de sarcasmes, très savoureux. Larquey, qu'on met un peu à toutes les sauces depuis *Le Grand Jeu*, est drôle également. Enfin Marcelle Chantal, la tante châtelaine (*Antonia*) apporte à cette création l'intelligence, un peu froide, qu'on lui connaît.

J'allais oublier la mise en scène qui dénote du soin, de l'application dans le détail, bref, un « fini » irréprochable.

VILLE-FRONTIÈRE

Interprété par Paul Muni, Bette Davis, Margaret-Lindsay, Eugène Pallette. Réalisation de Archie L. Mayo (Warner Bros).

Le thème avait de quoi émuvoir : un fils de paysan mexicain parvient, à force d'études, à être admis au barreau. Las ! Le premier procès qu'il plaide est un désastre. Son manque d'éducation le fait radier et il sent confusément qu'il traînera avec lui, toute sa vie, le boulet de ses origines obscures. Il devient barman, puis propriétaire d'une boîte de nuit. Il est riche, puissant..., jusqu'au jour où, ayant commis la sottise de s'éprendre d'une jeune fille du monde, celle-ci ne lui cache pas ce qu'elle pense de lui...

Deux meurtres, rien que cela, viennent encore se greffer sur ce sujet, à côté duquel le réalisateur semble être passé à peu près totalement... L'atmosphère mexicaine, également, est loin d'être rendue avec la truculence que, malgré ses erreurs, possédait un *Viva Villa*, par exemple. C'est un bon film de série, beaucoup trop riche en rebondissements de toutes sortes, lesquels arrivent à faire sourire par instants et auquel des inter-prètes consciencieux, un peu trop consciencieux même, cherchent à lui communiquer le souffle qui lui manque...

« C'EST POUR TOUJOURS »

Interprété par Gary Cooper, Carole Lombard, Shirley Temple. Réalisation de Henry Hathaway (Paramount).

Un titre de valse lente ; aussi avec quoi voulez-vous que rime « toujours », si ce n'est avec « amour ». C'est donc d'un thème passionnel qu'il s'agit, captivant endiablé, puisqu'il met aux prises le toujours admirable Gary Cooper et la brillante Carole Lombard, auquel couple il faut adjoindre la gentillesse de la mignonne Shirley Temple.

Gary Cooper est un mauvais garçon indolent et paresseux, une fois de plus. Il vit d'expédients encore qu'il ait charge d'âme, une fillette que son beau-frère veut adopter. Il consent à renoncer à l'enfant contre la forte somme, mais se ravise et part pour la Côte d'Azur où il retrouve Carole Lombard. Nouveaux avatars. Poussé par la faim, il dévalise une riche Américaine, a des remords, tente de reprendre le diamant à son complice et, pour y parvenir, le tue. L'Américaine, cependant, ne dira rien. Gary lui confiera la fillette et s'expatriera de longues années...

Une mise en scène qui fait preuve d'intelligence a habilement tiré de ce scénario — prétexte pour lequel, répétons-le, seule compte l'interprétation, Gary Cooper en tête, dont il semble qu'on ne se lassera jamais de l'in vraisemblable silhouette songeuse et efflanquée...



Un crime au studio

ROMAN POLICIER INÉDIT

PAR GEORGE FRONVAL

Un crime a été commis aux studios de la Radio-Film, à Saint-Germain. Le détective Paul Lanzerac, accompagné d'un de ses amis, journaliste, se rend sur les lieux. Sitôt arrivé, il se fait raconter l'incident par M. Bergman, le grand patron. Après quoi, se faisant conduire au studio E, il commence son enquête...

CHAPITRE III : Paul Lanzerac poursuit son enquête.

Le lendemain, comme convenu, je me rendis dans la matinée chez Paul Lanzerac. Il était onze heures quand j'arrivai boulevard Saint-Michel. Le détective était à sa table de travail et semblait des plus absorbé.

— Du nouveau ? fis-je.

— Oui. D'abord, j'ai découvert la preuve, flagrante, irréfutable, de la culpabilité de Sacazan. Son arrestation n'est plus qu'une question d'heure. Il était temps. Il est à Marseille et se prépare à s'embarquer pour Alexandrie.

— En effet. Et ensuite ?

Le visage de mon ami devint alors grave. La joie et la satisfaction firent place à la perplexité et à l'ennui.

— Ils ont arrêté Gabriel Fonsac, me dit-il d'une voix triste. Ce matin à sept heures. Ils sont allés chez lui et l'ont conduit quai des Orfèvres.

— Ainsi, selon vous, il serait innocent.

— J'en ai la conviction. Je ferai tout pour le sortir de là. Résumons les faits :

« Gabriel Voisin est assassiné. A qui sa mort profite ? En passant en revue toutes les personnes du studio, on constate qu'aucune n'a intérêt à sa disparition. La victime était un personnage tranquille, peu encombrant, aimé de tous.

— Excepté de Fonsac.

— Pourquoi ? Parce que Voisin tournait autour de sa petite amie ? Parce que l'acteur a fait des menaces ? Ce ne sont pas des raisons.

— Et le foulard de soie appartenant à Fonsac qu'on a trouvé autour du cou de la victime ?

— Certes, tout plaide contre ce garçon. Mais quand même...

— Et Régine Marchal ?

— Elle se trouvait dans sa loge tout le temps qu'a duré la panne. Son habilleuse l'a vue entrer chez elle, le maquilleur l'en a vue sortir.

— Et Robert Dupuy ?

— Dans sa loge aussi. Celle-ci est mitoyenne à celle de la vedette féminine. Il est sorti, de chez lui, en même temps qu'elle.

— Donc, le maquilleur l'a vu également.

— Oui.

Et, se levant, le détective ajouta :

— Je vais à Saint-Germain, vous m'accompagnez ?

— Certainement, mais je tiens à déjeuner auparavant.

— Inutile, nous déjeunerons au restaurant du studio.

Nous y fûmes trente minutes plus tard.

Dans la cour principale, nous rencontrâmes Georges Raynaldy, un des deux fidèles seides

de M. Bergman. Lorsqu'il nous aperçut, il s'avança à notre rencontre, serra la main au détective, avec lequel il engagea la conversation.

— Ne trouvez-vous pas cela terrible ? s'exclama-t-il ; cette histoire est invraisemblable. Ce meurtre en plein studio, c'est presque du cinéma. Auriez-vous une piste ?

Paul Lanzerac aspira une bouffée de fumée de sa cigarette, et répondit :

— Non, pas encore. Avant de me dicter une ligne de conduite, je tiens à peser longuement le pour et le contre.

— Ah ! très bien. D'ailleurs, hier, quand je vous ai téléphoné, je vous ai dit que M. Bergman se fiait à vous et vous laissait toute initiative. Travaillez à votre guise, faites ce que vous voudrez, allez dans les studios comme bon vous semblera. Vous avez carte blanche !

— J'y compte bien ! répliqua le détective.

La répartie un peu vive de mon ami ne plut guère à Georges Raynaldy, qui, après avoir réprimé un geste de dépit, s'exclama, la mine doucereuse :

— D'ailleurs, nous comptons tous sur vous pour arrêter le vrai coupable.

Paul Lanzerac demanda :

— Ainsi, vous aussi, vous considérez Gabriel Fonsac comme innocent ?

— Indécis, le collaborateur du directeur général, après un court instant de réflexion, répondit :

— Je n'en suis pas convaincu, mais je ne crois pas que ce garçon aurait pu commettre un tel méfait.

— Vous connaissez bien Gabriel Fonsac ?

— Non, je l'ai rencontré ici plusieurs fois et au théâtre. A la Comédie-Moderne, il a joué dans un spectacle, dans lequel se trouvait une de mes pièces.

— Vous n'entretenez pas des relations très suivies avec lui. Vous ne le voyiez que selon les nécessités du travail.

— C'est cela. D'ailleurs, ma situation ici m'absorbe beaucoup.

— En effet. Et Gabriel Voisin ? Qu'en pensez-vous ? Vous le connaissez, au moins, lui ?

Georges Raynaldy devint blême. Il demeura quelques instants hésitant, puis, se dominant, il répondit avec un visage qu'il voulait rendre aimable :

— Certainement que je le connaissais. Un brave garçon, parfois violent de caractère.

— Vous étiez amis ?

— Oui et non. Nos relations se bornaient uniquement à notre travail ici. Sortis du studio, nous nous ignorions. Je dois vous dire que nous étions en froid.

— Ah ! vraiment ?

— Nous avons eu, à diverses reprises, des discussions, oh ! mais ce fut tout.

Paul Lanzerac regarda sa montre. Les aiguilles marquaient midi dix.

— J'ai l'intention de déjeuner au studio avec mon ami Fronval. Est-ce possible ?

— Mais certainement.

— Je désirerai voir, après le déjeuner, M. Bergman, s'exclama le détective. Sera-t-il à son bureau ?

— Très probablement, répliqua le colla-

borateur du directeur général, M. Bergman sera là vers deux heures. Dès que je le verrai, je lui ferai part de votre visite et de votre intention de le rencontrer.

— Je vous remercie.

Paul Lanzerac s'inclina. Georges Raynaldy lui rendit son salut et les deux hommes se quittèrent.

— Que pensez-vous de ce type-là ? me demanda le policier.

— Je ne sais pas. A mon avis, il est insignifiant, ni chair, ni poisson.

— Je suis plus catégorique, il m'est nettement antipathique.

Quelques instants plus tard, nous étions attablés.

Je crois qu'il n'est pas d'endroit plus pittoresque dans un studio que le restaurant à l'heure du repas. Des plateaux, les artistes, tous maquillés, vêtus de leurs costumes du film, viennent déjeuner. C'est tout un mélange varié. Les époques se rencontrent, les pays les plus lointains voisinent. A une table, le manant se trouve avec la marquise à la perruque poudrée, le simple soldat plaisante avec le colonel, et le roturier se paye un repas phénoménal, alors que le milliardaire du film se contente d'un sandwich qu'il dévore à belles dents en faisant les cent pas dans la cour.

Nous avions commandé les hors-d'œuvre quand la porte s'ouvrit et plusieurs clients entrèrent. C'était la troupe de *La sixième empreinte*.

Robert Dupuy, qui avait reconnu Paul Lanzerac, le salua et, de sa voix de fitté parisien, lui dit :

— Ce pauvre Paul, ça me fait de la peine. Il est coffré. C'est bien malheureux pour lui.

— Il n'y restera pas longtemps.

— Si vous pouviez dire vrai !

Et Robert Dupuy se mit à faire le panegyrique de son camarade. Paul Lanzerac l'écoutait, attentif, se gardant de l'interrompre.

— Alors, vrai, vous allez le sortir de là ?

— Je vais faire tout mon possible pour cela.

— C'est-à-dire ? Car s'il y a une caution à verser, eh bien, je pourrai peut-être faire quelque chose. Je dois signer un contrat avec « Liberty Film ». Tout ne dépend que de moi, je n'ai qu'à dire oui et dans dix jours j'ai cent billets. Je les donnerai pour qu'on mette Terrasse en liberté provisoire.

— Je vous remercie pour lui, s'exclama le détective, je lui ferai part de votre offre généreuse ; je suis certain qu'il en sera très touché, mais c'est impossible.

— Je regrette, répliqua le jeune premier qui, ayant vidé son verre, se leva pour aller prendre place à une autre table.

Le déjeuner fut rapide. Au moment du café, le détective se leva, s'approcha de Louis Révil, et engagea la conversation avec le metteur en scène.

— A propos, lui dit-il, cette arrestation, cela a dû vous causer des ennuis. Vous aviez encore des scènes à tourner avec Paul Terrasse ?

— Oui. C'est fâcheux. Qu'est-ce que vous voulez, on truquera pour les plans, on fera jouer un autre type de dos, mais le plus dur sera pour le doublage de la voix.

— En effet. Et Régine Marchal ? Elle n'est pas là, aujourd'hui ?

— Non, elle ne tourne pas dans notre nouveau décor. Elle ne viendra pas avant trois jours. Vous désirez la voir ?

— Cela n'a aucune importance, répliqua Paul Lanzerac. Excusez-moi, monsieur Révil, mais peut-être, tout à l'heure, serai-je obligé d'aller vous importuner sur le plateau ?

— A votre disposition ! répondit le metteur en scène, résigné.

(A suivre.)

GEORGE FRONVAL.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS ACCEPTANT NOS BILLETS A PRIX RÉDUITS

(Voir notre bon page ci-dessous)

PARIS

Salles acceptant les billets à tarif réduit

- 3^e Arrondissement : KINERAMA, 37, boulevard Saint-Martin
PALAIS DES FÊTES, 8, rue aux Ours.
5^e Arrondissement : MÉSANGE, 3, rue d'Arras.
6^e Arrondissement : DANTON, 99, boulevard Saint-Germain.
7^e Arrondissement : MAGIC-CITY, 180, rue de l'Université.
9^e Arrondissement : ROXY, 65, bis, rue Rochechouart.
10^e Arrondissement : PARMENIER, 156, avenue Parmentier.
13^e Arrondissement : JEANNE-D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel ; PALACE D'ITALIE, 190, avenue de Choisy.
14^e Arrondissement : CINÉMA DENFERT, 24, place Dénfert-Rochereau.
15^e Arrondissement : CASINO DE GRENELLE, 86, avenue Emile-Zola ; VARIÉTÉS-CINÉMA, 17, rue Croix-Nivert.
16^e Arrondissement : GRAND-ROYAL, 83, avenue de la Grande-Armée.
18^e Arrondissement : ORNANO-PALACE, 34, boulevard Ornano ; STUDIO-FOURMI, 120, boulevard Rochechouart.
19^e Arrondissement : FLOREAL, 13, rue de Belleville ; SECRETAN-PALACE, 55, rue de Méreau.
20^e Arrondissement : MÉNIL-PALACE, 3, rue de Ménilmontant ; PYRÉNÉES-PALACE, 272, rue des Pyrénées.

BANLIEUE

- AUBERVILLIERS. — Family-Palace.
BAGNOLET. — Capitole, 3 à 7, place de la Mairie.
BOIS-COLOMBES. — Excelsior-Cinéma.
BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.
CHARENTON. — Eden-Cinéma.
CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-Théâtre.
ENGHEN. — Enghien-Cinéma.
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.
ISSY-LES-MOULINEAUX. — Mignon-Palace.
LES LILAS. — Magic-Cinéma.
MALAKOFF. — Malakoff-Palace.
MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Alhambra-Palace.
PANTIN. — Pantin-Palace.
RUEIL. — Cinéma-Théâtre.
SAINT-CYR. — Au Coucou.
SAINT-DENIS. — Pathé.
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Royal-Palace.
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.
SAINT-OUEN. — Alhambra.
VILLENEUVE-SAINTE-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.
VINCENNES. — Eden. — Printania. Sonore.

DÉPARTEMENTS

- AGEN. — Royal-Cinéma.
ANNÉCY. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.
ANTIBES. — Casino d'Antibes.
ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.
BAGNERES-DE-BIGORRE. — Idéal-Théâtre.
BAYONNE. — La Féria.
BELFORT. — Cinéma - Brasserie Georges.
BESANCON. — Central-Cinéma.
BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.
BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.
LA BOURBOULE. — Casino Municipal.
BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.
CADILLAC (Gironde). — Eldorado.
CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.

- CAHORS. — Palais des Fêtes.
CALAIS. — Théâtre des Arts.
CANNES. — Cinéma Olympia. — Star-Cinéma. — Mondain. — Majestic. — Lido-Cinéma. — Majestic Plein Air. — Riviera.
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.
CHARLEVILLE. — Cinéma-Omnia.
CHARLIEU (Loire). — Familia-Cinéma.
CHATEAUX-ROUX. — Cinéma-Alhambra.
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Eldorado.
CLERMONT-FERRAND. — Ciné-Gervasia.
DENAIN. — Cinéma Villard.
DIJON. — Grande Taverne.
GANGES. — Eden-Cinéma.
GRASSE. — Casino Municipal de Grasse.
GRENOBLE. — Cinéma Palace. — Sélect-Cinéma. — Royal Pathé. — Modern' Cinéma.
HAUTMONT. — Kursaal-Palace. — Casino-Théâtre-Cinéma.
HAVRE FRILEUSE. — Royal.
JOIGNY. — Artistic-Cinéma.
LAON. — Kursaal-Cinéma.
LA ROCHELLE. — Olympia-Cinéma.
LILLE. — Caméo. — Pathé Wazemmes. — Omnia-Pathé. — Remy.
LORIENT. — Sélect. — Royal. — Omnia.
LYON. — Cinéma Variétés. — Cinéma Grôle. — Empire-Cinéma. — Cinéma Terreaux. — Cinéma Régina. — Royal-Aubert-Palace. — Artistic-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Tivoli. — Lumina. — Bellecour.
MACON. — Salle Marivaux. — Olympia.
MONTREAU. — Majestic (vendredi, samedi, dimanche).
MILLAU. — Grand Ciné Pailhous.
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma. — Cinéma Pathé. — Royal Athénée. — Le Capitole.
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Katorza. — Royal Ciné. — Théâtre Apollo. — Majestic-Cinéma.
NANCY. — Olympia.
NICE. — Idéal. — Olympia-Cinéma. — Eldorado-Cinéma.
NIMES. — Eldorado.

- OYONNAX. — Casino-Théâtre.
PÉRIQUEUX. — Cinéma-Palace.
POITIERS. — Ciné Castille.
PONTOISE. — Excelsior-Palace.
PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
REIMS. — Eden-Cinéma.
ROANNE. — Salle Marivaux.
ROCHEFORT. — Apollo-Palace.
Alhambra-Théâtre.
RUEIL. — Cinéma-Théâtre.
SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma.
SAINT-ÉTIENNE. — Fémina-Cinéma. — Royal-Cinéma. — Family-Théâtre.
SÈTE. — Trianon.
STRASBOURG. — U.T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia. — Grand Cinéma des Arcades.
TAÏN (Drôme). — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).
TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Trianon.
TOURGOING. — Splendid.
TROYES. — Royal Croucels (jeudi).
VALLAURIS. — Eden-Casino.
VIENNE. — Salle Berlioz.
VILLEURBANNE. — Kursaal-Cinéma.
VIRE. — Sélect-Cinéma.

ALGÉRIE ET COLONIES

- ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.
CASABLANCA. — Eden.
TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.

ÉTRANGER

- ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
BUGAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral. — Orasulul T-Séverin. — Ciné-Opéra. — Ciné-Moderne.
CONSTANTINOPLE. — Alhambra Ciné-Opéra. — Ciné-Moderne.
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Capitole. — Grand Cinéma. — Cinéma de Carouge.
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.
NEUFCHÂTEL. — Cinéma-Palace.

COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici chaque semaine aux lecteurs du journal qui ont bien voulu lui écrire.

Yelrihs. — Shirley Temple est actuellement sous contrat à la Fox-Film, à Hollywood (Californie). Emile Gênovoix vient de tourner dans *Maria Chapdelaine*. Vous pouvez voir Gaby Friquet dans *Le Petit Jacques*.

Le Pompier de service. — Voici l'adresse de Danièle Darrieux : 29, rue de Lisbonne, Paris. Vous avez raison, c'est une artiste pleine de qualités, qui s'affirmera de jour en jour.

J. de l'Asmonée. — Robert Lynen ne tourne pas actuellement ; il vient de faire, si ma mémoire est exacte, un grand voyage en Angleterre ; vous pouvez lui écrire : « Films Vandal et Delac, 73, Champs-Élysées ».

La bande à Mickey. — Apprenez, mes jeunes amis, que selon les conventions postales internationales une lettre à destination de l'étranger doit être affranchie à 1 fr. 50. Charles Boyer tourne actuellement en Amérique ; studio Fox-Film, à Hollywood (Californie). Cécil B. de Mille est sous contrat chez Paramount à Hollywood. Jean Murat, 20, rue Nungesser-et-Coli, à Paris.

POUR MAIGRIR

de 3 à 5 kilos par mois.
SANS DANGER - EN SECRET - SANS RÉGIME
Prenez des CACHETS DELLOVA
La boîte, 16 fr. Envoi discret et franco contre remboursement par Lab. C. I. LAFOSSE, 48, avenue de la République, Paris. Notice et attestations envoyées gratis sur demande.

A. S. future vedette. — Nous avons été très touchés de votre flatteuse appréciation sur la nouvelle présentation de *Ciné-Magazine* ; cela nous encourage beaucoup et je dois vous dire que la rédaction et la direction continueront à s'efforcer de faire de votre journal préféré une revue agréable, documentée et attrayante. Voici les adresses demandées : Albert Préjean, 5, rue des Dardanelles. Paulette Dubost, 3, avenue des Chalets, Danièle Darrieux, 29, rue de Lisbonne, Paris.

Miss-Monde. — Voici les adresses que vous désirez : Simone Lancret, 18, rue d'Estreées, 7^e. Boucot, 25, rue la Fontaine, 16^e. Monique Bert, 4, avenue Lamarck.

H. G. Paris. — La véritable adresse de Renée Saint-Cyr est 30, quai de Passy. Vous pouvez lui écrire en toute assurance, votre lettre lui parviendra.

Raquel Terrière. — A la lecture de votre lettre, j'ai cru un moment qu'elle m'était adressée par la célèbre créatrice de *La Viollettera*. Vous désirez l'adresse de Danièle Darrieux ? Reportez-vous à la réponse à Future Vedette et vous aurez satisfaction.

Charlette. — Nous avons publié une critique sur le film *Caravane* dans un numéro ancien de *Ciné-Magazine*. Charles Boyer et Annabella ont fait de leur mieux, mais ils ont été gênés par des rôles qui n'étaient pas faits pour eux ; la musique de *Caravane* était à notre avis parfaite. Vous reverrez Charles Boyer très prochainement dans *Le Bonheur*.

IRIS.

BON A DÉCOUPER

CLUB CINÉMATOGRAPHIQUE DE FRANCE
180, rue de l'Université, Paris
(MAGIC-CITY)

ÉLECTION DE
MISS CINÉMA
1935
LE SAMEDI 16 FÉVRIER
A 21 HEURES

Four tous renseignements et inscriptions s'adresser au Club, à Magic-City, 180, rue de l'Université, à Paris, tous les jours, de 17 à 19 h. 30, et même les mercredi, samedi et dimanche de 20 à 24 heures.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES
A TARIF RÉDUIT

• Ce billet est valable du 25 janvier au 31 inclus sauf les samedis, dimanches et jours de fête.

NE PEUT ÊTRE VENDU

Imp. GEORGES LANG, 11 bis, rue Curial — Paris, Procédé HÉLIOS-ARCHÉREAU.

Le Gérant : COLEY.

CINÉ MAGAZINE

24 JANVIER 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE - N°4



GEORGES MILTON dans « LE COMTE OBLIGADO », qui sortira prochainement en exclusivité à l'Olympia. (Edition-Film P.-J. de Venloo.)